

puissent exister, que par ces paroles du vaillant et regretté polémiste catholique, Louis Veuillot :

“ Liberté, égalité, fraternité, paroles vaines, funestes même, depuis qu'elles sont devenues publiques, car la politique en a fait trois mensonges ; la liberté c'est la justice ; l'égalité c'est l'humilité ; la fraternité c'est la charité. Nous serons libres quand nous serons justes, nous accepterons l'égalité quand nous aurons courbé la tête, sous le niveau de la croix ; nous pratiquerons la fraternité quand nous adorerons notre père qui est aux cieux et quand nous aurons obtenu de lui la grâce d'aimer nos frères, du même amour qu'il porte à ses enfants ; jusque-là, il n'y aura dans nos âmes que de l'égoïsme, de l'envie et de l'orgueil, et la devise républicaine ne sera qu'une balle dans nos filets ou que le fer de la guillotine aux mains des factions.”

CHS. M. DUCHARME

— 000 —

Songes.

Sur ma tête reposée
Le sommeil, fraîche rosée
Le sommeil était venu ;
Près de moi, céleste angure,
Voltigeait une figure
Blanche, au regard ingénu.
Je rêvais, faible et malade,
A quelqu'ancienne ballade
D'un vieux chanteur inconnu.

A quelque ballade étrange,
On peut-être passe un ange,
Un ange au milieu des bois !
On d'une antique demeure,
S'élève une voix qui pleure,
Plus triste que le hautbois ;
Où languissante et blessée,
On voit dans l'onde glacée,
Tomber la biche aux abois.

Oh ! laissez-moi de la grève
Voir ce château qui s'élève
Sur le roc verdâtre nu,
Quand la nuit descend plus noire.
Laissez-moi pâlir et croire
Que le fantôme est venu,
Et, pensif sous une arcade
Murmurer quelque ballade
D'un vieux chanteur inconnu.

TURQUETY.

— 000 —

Récréation.

CONTES ET RÉCITS.

AUX JEUNES LECTEURS

DE

"L'ALBUM DES FAMILLES."

Mes petits amis,

Avec la bienveillante permission du directeur de l'*Album*, je commence aujourd'hui une série de contes et récits qui s'adressent à vous tout spécialement. Je ne sais pas s'ils réussiront à vous intéresser ; mais ce que je sais, c'est que, avant de les écrire, je les ai déjà racontés à mes enfants qui m'en redemandent tous les jours de semblables. Peut-être sont-ils, plus indulgents que les autres pour ce qui tombe de la bouche de papa.

Dans tous les cas, je débute avec la plus grande confiance ; tous les enfants sont un peu curieux, — et ce n'est pas un reproche que je vous fais ; — or je vais tâcher d'éveiller votre curiosité pour qu'elle m'ouvre le chemin de vos cœurs. Vous voyez que je suis franc et que je ne veux pas vous prendre par surprise. C'est déjà un commencement de connaissance que nous faisons réciproquement, connaissance qui finira par se transformer, j'y compte bien, en une bonne et solide amitié.

Napoléon LEGENDRE.

PAUL et JULIEN

RÉCITS POUR LES GRANDS ET LES PETITS ENFANTS

Il y avait, une fois, deux petits garçons qui demeuraient dans le même village, un beau grand village situé sur le bord du fleuve. Ces deux petits garçons étaient, au moment où commence cette histoire, âgés de dix ans. L'un s'appelait *Paul* et l'autre *Julien*. Celui-ci appartenait à une famille très riche ; il était fils unique, et, par conséquent, un peu choyé, un peu gâté.

L'autre, *Paul*, était le fils du forgeron de l'endroit et l'aîné d'une nombreuse famille. Ils fréquentaient tous deux l'école du village et se disputaient la première place. Une semaine, c'était *Paul* qui était à la tête de la classe ; la semaine suivante, c'était *Julien*. Du reste, cette petite lutte ne les empêchait pas d'être bons amis, et après les classes, ou les jours de congé, *Julien* allait souvent voir ferrer les chevaux à la forge du père de *Paul*, tandis que ce dernier allait à son tour s'amuser fréquemment sur la grande balançoire que le père de *Julien* avait fait construire au bout de son verger. Cependant, malgré cette bonne amitié, il y avait quelquefois de petits refroidissements entre les deux enfants. Je vous le dit bien bas, car cela me fait de la peine, *Julien* avait dans le cœur une petite graine de vanité. J'aurais mieux aimé ne pas vous l'apprendre, mais il faut bien dire la vérité, surtout quand c'est pour tâcher de corriger, et *Julien* serait là, devant moi, que je lui dirais la chose, à lui-même. Le père de *Julien* était riche ; il avait une belle maison, de belles voitures et un cocher tout galonné quand il sortait dans les grandes occasions. *Julien* était fier de cela, ce n'est peut-être pas un bien grand mal ; mais il aimait quelque fois à faire parade de cette fortune, il en parlait avec un certain plaisir devant ses camarades plus pauvres que lui et qui devaient naturellement en être blessés. Cela était très mal, et je suis certain que vous ne voudriez jamais agir comme *Julien* si vous étiez à sa place.

A l'âge de onze ans, *Julien* quitta l'école du village pour s'en aller à la ville faire son cours dans un collège. Cela ne lui plaisait qu'à demi, car il savait bien qu'il y a une grande différence entre l'existence du collège, renfermée entre quatre murs, et cette large vie de la campagne si pleine de mouvement, d'air et de soleil. Cependant il se consolait en songeant qu'il allait avoir le droit de porter le titre de *collégien* ou d'*écolier* et que, pendant la vacance, il s'élèverait, par ce titre et par son uniforme, au-dessus de ses anciens camarades. Oh ! la méprisable petite vanité qui montre encore sa tête.